

XIII. C'est vous Thésée ? Taisez-vous !

Le noir complet. La porte s'était refermée derrière moi avec le grincement du rire de mes tourmenteurs. Parfait ! C'est ce qu'il me fallait : un peu de solitude pour cuire à feu doux.

Je me souviens de ce que disait mon patron aux collègues qui s'étonnaient de me voir ne rien faire, les coudes sur le bureau, le menton sur la poitrine :

– Chut, laissez-le, il cuit à feu doux...

Les autres n'en croyaient pas un mot et pensaient que je me tapais un roupillon avec sa bénédiction.

C'était lui qui avait raison, j'étais en train de leur mijoter un truc sympa. Quand ce serait cuit à point, aucun d'eux ne me verraient travailler sans regarder ma montre, à tel point que lorsqu'ils se pointeraient à l'embauche, le matin suivant, ils penseraient simplement que je les avais précédés de cinq minutes.

Dans le moment présent, l'important était d'arriver à me retrancher dans mon jus, sans être dérangé. C'est fou comme il m'est difficile de trouver un moment de paix sans qu'un gazier quelconque qui ne m'avait jamais adressé la parole auparavant ne se pointe, la gueule enfarinée, pour me poser une question inopportune qui vient tout foutre par terre ! Tu ne vois pas que j'étais sur le point de conclure en moi-même, balourd ? Allez, tout à recommencer !

L'important, vous l'avez sûrement compris, c'était de savoir ce qu'était devenu Nyan-Nyan. Ce n'est pas dans le brouhaha, les querelles, les bagarres et les viols du routinier quotidien que je pouvais rentrer en moi-même pour jeter un œil sur ce qu'il faisait.

Mais, enfin seul ! Enfin, je crois. Pour l'instant. Cela ne va peut-être pas durer.

Le noir complet, donc. J'étais derrière la porte coupe-feu, dans la coursive de tribord et en m'en éloignant, je me dirigerai vers l'arrière du navire. Pardon : la poupe ! Il ne fallait surtout pas que j'en perdisses l'orientation, au risque de revenir sur mes pas sans m'en rendre compte, de me retrouver devant une porte close sans réaliser que c'était celle-là même par laquelle j'étais entré dans le labyrinthe.

J'allais donc suivre cette coursive qui desservait les cabines des membres d'équipages. Comme une bonne partie d'entre eux avaient disparus ou avaient quitté le bord lors de l'échouage, ceux qui restaient avaient été regroupés dans le même secteur et on avait dû couper le courant de celui-ci.

J'avancais d'un pas lent mais confiant en laissant glisser ma main gauche le long de la paroi. Il fallait que je me fisse des repères en me basant sur la seule chose perceptible : les portes des cabines. Elles devaient être ouvertes ou fermées.

Les marins, je parle des gens de mer, pas de l'équipage embauché il y a six mois et qui n'avait jamais mis les pieds sur un navire auparavant, les gens de mer ont horreur des portes ouvertes. Dans le roulis, ça se referme en claquant et vous vous en mordez les doigts qui vous restent de ne pas les avoir tenues fermées.

Si c'est un marin qui avait bouclé le secteur, elles auront été toutes fermées. Mais si ce marin était autant digne de ce nom que le Commandant de ce navire, elles seront aléatoirement ouvertes ou fermées et c'est là que je remerciais papa et maman de m'avoir envoyé chez les Cadets de la Mer car outre le fait que j'y ai appris le culte du chef, le service de la messe et le salut au drapeau, j'y ai aussi appris le morse.

C'est d'ailleurs à peu près tout. Ah, oui, j'y ai aussi appris à marcher au pas. Quant à la mer, je n'ai fait qu'en entendre parler. Peu importe, c'est le morse qui compte. J'allais donc passer devant les portes et les fermer ou les maintenir ouvertes, suivant la séquence suivante :

- deux fermées, une ouverte et une fermée
- deux fermées
- une fermée, une ouverte et deux fermées.

Ceci afin d'écrire en morse le mot « fil ». D'Ariane, bien entendu !

Mais si vous regardez bien, en écrivant une série de mots « fil » en morse et en omettant les espaces entre les lettres, cela revient à avoir tout simplement une porte fermée toutes les cinq cabines.

La preuve :

Fermé : •

Ouverte : -

– « fil » : •—• • • —••

– « filfil... » : •—• • • —•—•—• • • —••

Pour simplifier, je choisirai donc la séquence suivante :

- une ouverte
- deux fermées.

Ce qui, en morse, revient à écrire « dddd... » et ne signifie rien du tout. Soit une porte ouverte toutes les trois cabines.

Je suis d'accord avec vous, ce n'était pas la peine de s'être cassé le cul à servir la messe et apprendre le morse avec un ancien aumônier de l'armée pour en arriver là.

Bon, peu importe ! En suivant cette méthode, s'il m'arrivait de perdre le nord, je saurai retrouver tribord : une ouverte et deux fermées.

J'arrivai à la première cabine. La porte était entr'ouverte. Pour peu qu'il y ait de la houle la porte allait battre et se refermer. Il fallait que je la bloquasse d'une manière ou d'une autre. Je savais qu'il y avait des tabourets dans les cabines et je doutais que quelqu'un les ait emportés dans l'affolement du naufrage.

La visite d'une cabine dans le noir le plus complet, ça n'est pas anodin : qui sait ce que vous pouvez trouver, allongé sur une couchette ? En tâtonnant, n'allais-je pas mettre le doigt dans la bouche d'un cadavre ?

– Y'a qu'en'qu'un ?

Vous croyez qu'on me répondrait ? Les mecs qui vivaient là puaient des pieds, ça réconforte de retrouver la réalité. À tâtons, je trouvai un tabouret et je le ramenai devant la porte pour la bloquer. À la suivante.

Ah ! elle est fermée, à la suivante ! Fermée aussi, à la suivante ! Ouverte ! Même scénario que dans la première : je bloque la porte en position ouverte avec un tabouret. À la suivante.

Ah ! elle est fermée, à la suivante ! Fermée aussi, à la suivante ! Ouverte ! Même scénario que dans la précédente : je bloque la porte en position ouverte avec un tabouret. À la suivante.

Ah ! elle est fermée, à la suivante ! Fermée aussi, à la suivante ! Ouverte ! Même scénario que dans la précédente : je bloque la porte en position ouverte avec un tabouret. À la suiv...

...Attendez, c'est moi ou je n'avais rien à changer dans la séquence d'ouverture et de fermeture, à part de bloquer la porte avec un tabouret quand elle était ouverte ? On aurait dit qu'un mec m'avait précédé avec la même idée que moi. C'est vous dire si elle était bonne : elle avait fait des émules avant même d'être popularisée.

Ça ne posait pas de problème, à moins... À moins que les portes des cabines côté bâbord de la coursive eussent le même arrangement. Dans ce cas, cela ne pouvait que leurrer mon sentiment de sécurité. Mais avouez que ça ne serait vraiment pas de chance de passer juste après un type aussi chtarbé que moi.

À vérifier séance tenante, en usant de mon sens de l'orientation comme d'un parfum subtile qui allait se sublimer dès que j'aurais ouvert le flacon.

Je me mis donc le dos à la cloison tribord, c'est-à-dire le côté gauche de la coursive, puisque je progressais vers la poupe.

Oh, putain ! Si je ne me paume pas dans tout ça, alors que, vous-mêmes, vous êtes déjà complètement largués, j'aurais de la chance !

Je fis quelques pas pour atteindre la cloison bâbord de la coursive tribord, sachant qu'il y a aussi une coursive bâbord avec une cloison tribord et une cloison bâbord de l'autre côté du navire mais je ne vous en parle pas, pour ne pas perdre les rares qui m'ont suivi.

La coursive n'était pas large, je vous la laisse à un mètre cinquante, et il y avait peu de chance que j'incurvasse involontairement ma trajectoire et que je me retrouvasse le nez devant la cloison même d'où j'étais parti.

Encore heureux que vous ne soyez pas venus me parler d'accélération de Coriolis, de référentiel en rotation dans un repère galiléen lorsque je me retrouvai au milieu de la coursive, à soixante-quinze centimètres respectivement des deux cloisons, car cela aurait rajouté à l'angoisse soudaine et incommensurable que je ressentis à ce moment précis où, de repères, je n'en avais plus. À part le contact de mes pieds sur le sol.

Imaginez-vous dans une grotte immense, au cœur de la terre, sans aucun lien pour vous ramener à la chatière par laquelle vous y pénétrâtes.

Être aveugle, cela exige une rigueur de géomètre. Il vous faut pallier l'absence de mémoire visuelle par l'élaboration studieuse d'une structure spatiale mentale et en vérifier continuellement le cheminement.

Une infime erreur angulaire au départ a vite fait de vous faire prendre la tangente, aux sens trigonométrique et géométrique.

Sans toucher pour vous guider, ni son pour vous orienter, que vous reste-t-il ? L'infime roulis du navire vous donne une direction, celle de l'axe du bâtiment, mais dans quel sens aller pour se diriger vers la poupe ?

Les quelques pas de vieillard arthritique pour atteindre la cloison d'en face n'auraient dû me prendre que quatre secondes mais elles me parurent longues, longues, longues et me laissèrent le temps de repenser à Coriolis, à la topographie et à la spéléologie, c'est vous dire si ça travaille, là-dedans !

Bon dieu ! Non, pas vous, l'autre ! Avec un d minuscule ! J'en vois déjà qui lèvent les yeux au ciel, ceux qui sont persuadés que Dieu a une majuscule, comme Didier, Denis, Donatien ou Donald et qu'il est en orbite géostationnaire juste à l'aplomb de leur tête, la leur en propriété propre, n'appartenant qu'à eux-seuls personnellement et tant pis pour les autres. Je reprends : bon dieu ! Et si j'étais juste en face d'une courbure transverse qui passe de tribord à bâbord en desservant les cinq courbures centrales jusqu'à la courbure bâbord car je les trouvais bien longues, ces quatre secondes ! Ça en faisait bien vingt que je titubais dans le boyau culier d'un charbonnier baoulé et je ne trouvais pas la cloison d'en face ! Avouez que ce n'était pas de chance et que c'est plus sombre que la calvitie d'un albinos islandais.

Vingt secondes ! M'en aurait-il fallu quatre pour faire un mètre cinquante, j'avais dû parcourir au moins sept mètre cinquante, ce qui devait m'avoir conduit jusqu'à la première

coursive centrale et qu'un vain tâtonnement de l'air sur ma gauche me confirma : rien que du vide.

Bon, fini de jouer, j'allais me trouver une cabine où pioncer, quelle qu'en soit la teneur en vapeur de chaussette sale. À la douzième je m'installerais, les yeux fermés et le nez bouché. Allez, hop ! Cinq fermées, une ouverte, une fermée, quatre ouvertes et une fermée, c'est là que j'entrai.

En tâtonnant à la recherche d'une couchette libre de tout éventuel cadavre, je me mis à gamberger sur le sens en langage morse de cette série de portes ouvertes et fermées sans espaces pour séparer les lettres car je dois dire que j'étais fortiche en anagramme morse quand j'apprenais le culte du chef, le service de la messe et le salut au drapeau.

Ainsi, je peux dire que cette série peut signifier « sujn », « ivamn », « seaaoe », autant de mots qui n'ont aucun sens. Ah ! Ça y était, j'avais trouvé une couchette sans cadavre. Vite, un tabouret devant la porte, pipi dans le lavabo et au lit !

Ah ! Du calme, du silence et de la solitude, ce qu'il me fallait exactement pour m'occuper du cas de Nyan-Nyan.

Pourtant, allez savoir pourquoi, ça ne venait pas. Il y avait un truc qui me tarabustait et je n'arrivais pas à mettre le doigt dessus. Cela n'était sûrement rien mais cela m'empêchait de me concentrer. J'essayais de rembobiner pour revoir le cours de mes pensées durant les dernières minutes parce que j'avais le sentiment que c'était là que ça coïncait.

L'envie de calme et de solitude, Gaspard-Gustave Coriolis, le cheminement topographique, la mesure du méridien terrestre par Delambre et Méchain, la spéléologie, Norbert Casteret, la démarche du vieillard arthritique, l'épine calcanéenne, la série de portes ouvertes et fermées, le morse, « sujn », « ivamn » et « seaaoe » qui ne voulaient rien dire... Mais attendez ! Vous parlez d'une coïncidence : cela pouvait aussi signifier « Hron » !

Bon, on se calme ! j'avais une écharpe d'emmerdes à tricoter pour Nyan-Nyan ! Vous croyez que ça se fait tout seul, le destin ?

Nyan-Nyan. Il avait sauté à l'eau pour rejoindre le « Jellyfish Beda », il avait croisé les Martin qui rejoignaient le « Belétron », il était monté à bord du « Jellyfish Beda ». Vous imaginez avec quelle émotion et comment on l'y avait accueilli, porté en triomphe autour du bateau avec Fleur-de-Courge et, d'où vous êtes sans vous penchez, vous devinez les pleurs de joie de Grand-Père Pitamaha.

Vous pensez bien que Nyan-Nyan, en quittant le « Belétron » et en reprenant pied sur le « Jellyfish Beda » avait autre chose en tête que de se faire de nouveau arraisonner par les pirates et les trafiquant de chair humaine et c'est pour cela qu'il convoqua les passagers du navire autour d'un feu de camp afin d'arrêter le plan qu'il avait en tête pour damer le pion à tous ces malfaisants et dont je n'ai pas le début de la moindre idée de comment il allait pouvoir s'y prendre.

Le destin avait-il senti mon embarras et la difficulté où j'étais de faire perler de mon esprit, par première pression à froid, le début du commencement d'une ébauche d'idée ?

Toujours est-il qu'il m'en tira d'une manière progressive, sans à-coup ni surprise, j'allais dire familière, car je mis un moment à réaliser que le bruit anodin que j'avais entendu, auquel je n'avais pas prêté attention tellement il m'était coutumier, ce bruit venait de se répéter : on venait de péter dans ma cabine.

Alors là, vous vous dites : c'est tout ce qu'il a trouvé pour gagner du temps ? Mais je vous arrête tout de suite, le pet n'a rien d'anodin et il a beaucoup à raconter. Je ne reviendrai par sur celui que vous émettez pendant une minute de silence devant l'Arc de Triomphe, genre soliloque in petto, qui va déclencher

un fou-rire démentiel et anticonstitutionnel et qui va faire chuter le gouvernement alors que vous le calculiez discret et de plus modeste conséquence.

Mais pensez à celui qui est émis par un opposant lors d'un discours xénophobe de Donald Trump : c'est quasiment poser le fondement d'un acte d'appel à la résistance !

Et enfin, pensez à celui que vous émettrez durant la messe d'action de grâce célébrée pour la restauration de la Cathédrale de Notre-Dame de Paris : sous ces arches gothiques qui s'en disputent l'écho et qui tremblent encore du souffle puissant des grandes orgues, c'est carrément du grégorien.

Mais je m'égare alors qu'une question cruciale se posait à moi : ami ou ennemi ? Il était maintenant hors de doute que mon intrusion dans la cabine n'avait pu que réveiller mon péteur. Alors : signal de présence ? Interrogation sur mes intentions ? À cette bouteille à la mer de bonne foi pleine d'incertitude, il fallait une réponse précise, à la virgule près, puisqu'il avait pris le risque de faire le premier pet.

Allais-je tenter le morse ? Cela me paraissait hasardeux, tout le monde n'a pas servi la messe, et tout ce qui va avec, durant sa jeunesse.

Alors, comment exprimer, par le même canal, quelque chose comme « mes intentions sont pacifiques ! » ou « je viens en ami ! », comment montrer main blanche, en quelque sorte, comme nous disions lorsque nous jouions aux cow-boys et aux indiens.

Notez que c'est un problème universel. Il suffit de voir comment un chien baille pour montrer qu'il a mieux à faire, genre une sieste, plutôt que de chercher bisbille.

Ou comment un chimpanzé tourne le dos à un potentiel agresseur, signifiant sans ambiguïté : puisque tu ne fais rien, tu

ne pourrais pas me gratter les puces ? Ça vous coupe la véhémence agressive !

Autant de gestes qui veulent exprimer le fait qu'on ne se pose pas comme des concurrents. Dans le langage de la civilisation de l'espèce à laquelle on appartient, à chaque fois, c'est en offrant sa vulnérabilité qu'on certifie qu'on n'est pas un ennemi.

Évidemment, qu'on soit Chimpanzé ou Rottweiler, il y aura toujours des connards incultes qui ne possèdent pas le langage de leur espèce. Ou, pour parler de notre propre espèce, quand tourner naïvement le dos à son semblable dans nos cités modernes en lui faisant confiance ne fait que déchaîner son agressivité, c'est qu'on en est arrivé à confondre technocratie et civilisation. Il ne faut pas longtemps, pour en arriver là.

Et puis il y a la foule, autrement dit la bande de cons. D'après certain expert, cela commence dès qu'on est plus de quatre. Je comprends la prise en compte d'une marge d'erreur de cent pour cent. Prudence d'expert. Mais vous ne m'ôterez pas de l'idée que l'état de civilisation n'existe que dans le tête-à-tête, dans le tête-à-queue, dans le dos-à-dos, comme vous voudrez mais ni tout seul, ni plus de deux !

En ce qui me concerne moi-même personnellement, je me dois d'avouer que je suis ou souvent trop seul, ou trop souvent en groupe car, quand je vois comment les choses tournent sur le « Belétron », je suis obligé de le reconnaître : ce qui fait la force des imbéciles, c'est notre nombre, seuls ou en groupe !

Certains me diront qu'il y a bien quelque chose qui fait se relier entre eux les individus même lorsqu'ils sont plus de deux : l'adversité ! C'est un beau conte de fée mais c'est complètement faux. Savez-vous ce qu'est l'adversité ? C'est l'ennemi d'une autre espèce que la sienne propre. C'est le lion pour le gnou, le loup pour le daim, la peste ou le covid pour tous. En un mot,

c'est le prédateur qui n'a rien contre vous personnellement mais qui veut juste vous consommer.

Vous avez vu beaucoup de cerf charger une meute de loups en rangs serrés ? Et pourtant ces derniers ne feraient pas le poids. Car cela pique, un andouiller de cerf quand il vous le plante dans le cul ! Mais à quoi s'en sert-il, cette andouille ? À corriger son concurrent et lui seul car, alors, il a la haine et c'est cela qui le motive.

Tandis que du loup, il en a peur et il fuit en foule en espérant que c'est le copain qui trinquera. Exactement comme vous le faites quand on vous dit que rôde le covid.

Avec parfois des sursauts étonnants, comme lorsque l'électeur de Trump troque sa trouille du covid contre sa haine du prochain et qu'il court chez son armurier pour lui régler son compte. Le compte du prochain, pas celui de l'armurier qui est adorable et à qui on ne peut rien reprocher. Un peu comme si un cerf embrochait un autre cerf pour le punir de la peur que le loup lui a infligée.

Vous l'aurez compris : la peur, la trouille, la pétouche, quel que soit le nom que vous lui trouviez pour l'amadouer, c'est ce que nous ressentons envers le prédateur qui a juste la fringale.

Tandis que la haine, nous réservons ce délicat sentiment pour nos frères de race et nous le cultivons, nous l'entretenez, nous le gardons sous le coude, nous le mettons de côté pour plus tard, nous le laissons refroidir et nous en nourrissons notre vengeance. Braves que nous sommes.

Et tandis qu'on s'arme contre son concurrent, on laisse le champ libre à son prédateur. À force, on risque d'y laisser des plumes.

J'admets cependant que, parmi les prédateurs, s'insinuent des Hannibal Lecter qui veulent juste vous emmerder pour s'amuser,

sans méchanceté. Ils ne sont pas nombreux mais ils sont collants, je le reconnais.

Mais tout n'est pas perdu car il y a Nyan-Nyan et Fleur-de-Courge et ils sont plus nombreux que l'on ne le croit.

Bon attendez, je n'ai pas rêvé ! je parle, je parle mais on a bien pété derechef ? Cela faisait trois fois de suite et pas deux fois sur la même note ! Bon dieu, avec un d minuscule, combien étaient-ils ! Pourquoi pensais-je qu'il y avaient plusieurs péteurs plutôt qu'un seul, me demanderez-vous ? Mais tout bonnement parce que mon oreille me disait que cette fois, ce n'était pas le même instrument ! Allais-je faire tapisserie ou allais-je prendre ma place dans l'orchestre ?

Bon, d'accord, présentons-nous. Il me fallait montrer mon innocence, ma gentillesse, ma modestie, ma simplicité... Bref, me faire passer pour un pétogentleman, tout le contraire de ce que je suis d'après ce qu'on dit de moi.

Mais enfin, il fallait que je joue cet air-là si je voulais qu'on m'écoutât avec bienveillance. Question de politesse, comme lorsque vous toquez à l'huis et qu'on vous regarde par le judas.

Pas de longue introduction dans la présentation, juste ce qu'il fallait pour éveiller la curiosité. Tout d'abord bref et interrogatif puis plus franc et péremptoire pour montrer que je n'avais rien à cacher, en finissant sur une note suppliante, comme un prédicateur en odeur de sainteté. J'attendis la réponse.

Pendant que se traitait mon cas, vous allez vous demander : « mais pourquoi diable ne se parlent-ils pas ? ». C'est vrai, je n'y avais pas pensé !

Non, sérieusement, j'y ai pensé et repensé depuis lors et j'en suis arrivé à la conclusion que dans ce noir absolu, nous étions réduits à n'être que des organismes végétatifs, des genres d'escargots qui sortent leurs cornes pour se flairer.

La voix, dans ces conditions, semblant sortir de nulle part et sans les mimiques faciales qui viennent la colorer, la nuancer, la préciser, la voix, disais-je, semblait incongrue, inopportune, non pertinente. Mais revenons à cet instant haletant.

Sans doute quelques conciliabules se gargarisaient-ils dans le noir, on avait entrebâillé l'huis mais la chaîne était mise. Quelques conversations intestines derrière l'huis refermé, la chaîne allait-elle être ôtée ? elle le fut et la réponse vint.

Prudence, circonspection, retenue, je le comprenais et c'était tout à l'honneur de ceux qui émettaient ces sentiments. Mais derrière, en sourdine : bienveillance, hospitalité, wellcome !

Alors, je ne pus que je ne laissasse éclater ma joie et là, coup de tonnerre :

– Machin ?

– ...oui ! Qui est-ce ? Et d'abord, comment savez-vous que c'est moi ?

– Ton accent... C'est moi !

– ...Nyan-Nyan ?